

Deus in machina

Des premières expériences sur la salamandre à Michel, il s'était passé plus d'une cinquantaine d'années. Cinquante ans de recherches sur la régénération cellulaire avaient mené tout droit à sa naissance, après la formidable découverte d'une équipe de douze biologistes de l'ITD concernant la possibilité d'une repousse totale non pas seulement de l'épiderme, de tissus musculaires ou même de parties sectionnées, mais de l'ensemble des organes et des membres humains à partir de n'importe quel point du corps, du moment que le cerveau n'était pas trop endommagé. En d'autres termes, si d'un être ne subsistait pour une raison ou pour une autre que la tête, le reste repousserait de lui-même en l'espace de quelques jours seulement, sans qu'il soit besoin pour cela de fournir quelque énergie que ce soit à l'organisme en question.

Mais Michel n'entendait rien à ces choses-là. S'il était né dans un laboratoire, s'il n'était comme on disait alors qu'un bébé-éprouvette, il ne s'était pas pour autant intéressé, de près ou de loin, aux choses de la science. Tout ce qu'il savait, c'est qu'une fois sa majorité atteinte, on l'enverrait à l'autre bout de l'univers dans une navette dont la construction avait été entamée l'année même de sa naissance, dix-huit ans plus tôt. Désormais, Michel ne vieillirait plus. Le processus de dégénération cellulaire et neuronale bien connu des êtres humains d'autrefois venait de prendre fin, et jamais il n'aurait à se soucier de ce qu'il pouvait ou non y avoir après la mort, sauf bien sûr en cas d'interruption accidentelle de son existence par un élément extérieur. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on lui avait toute sa vie enseigné l'art de prendre soin de soi. L'art de s'aimer.

Et pour cela, il avait reçu tout l'amour qu'une mère pourrait donner à son enfant. L'amour de soi commence bien souvent par l'amour que l'on reçoit. Michel devint en conséquence un philanthrope, aimant les autres comme il s'aimait lui-même. Et la belle vie qu'il mena, jusqu'au jour fatidique de ses dix-huit ans ! De nombreuses et solides amitiés, des amours passionnées et fréquentes, des études littéraires précoces réussies et son premier livre publié à l'âge de dix-sept ans : Michel avait tout pour être heureux, et la perspective d'être envoyé seul dans l'espace au risque d'errer ensuite pour l'éternité dans le néant du vide intersidéral ou, pire peut-être, d'être happé par un trou noir, était loin de l'emplir de joie – doux euphémisme que voilà. Il tenta bien de fuguer, de se réfugier chez une amie, de partir dans un pays lointain, mais rien n'y fit : il fut retrouvé sans peine et transporté sans ménagements au Centre.

Son destin était scellé. Michel finit bientôt par se résigner, heureux malgré tout de retrouver dans ces lieux l'équipe de scientifiques bienveillants qui toute sa vie l'avaient accompagné, aidé, formé. Et puis, après tout, ce voyage dans l'espace, c'était ce vers quoi toute son existence était tournée : c'était ce qui donnait du sens à sa vie tout entière. Et ça, ce n'était pas rien. Michel prit donc sur lui de s'investir corps et âme dans cette entreprise humaine, et il ne lui fallut que quelques

mois pour se préparer au grand départ. Le dernier. Le 1er janvier, il était donc physiquement et psychologiquement fin prêt, et c'est sans se retourner qu'il embarqua dans la navette qui lui avait autrefois servi de berceau – c'était pour l'habituer le plus tôt possible à son dernier habitat, avaient argumenté les responsables de l'époque. Pas une larme ne roula sur ses joues, et le sas se referma sur la Terre et ses habitants avec un bruit sourd.

Le décollage se déroula sans accrocs, hormis quelques difficultés avec l'un des réacteurs principaux, vite réglées. Comme prévu, Michel attacha précautionneusement ses sangles, vérifia les liaisons radiophoniques et satellites, tapota sur le tableau de bord, puis laissa les spécialistes du Centre s'occuper de tout le reste. Il finit même par s'endormir. Fort heureusement, les secousses le réveillèrent brusquement, et il put voir sa planète natale disparaître dans un brouillard flamboyant. Il regretta quelques instants sa famille (les scientifiques qui l'avaient élevé), ses amis, et même Gwendoline, sa dernière petite amie, mais bientôt le souvenir fut abandonné par sa conscience, trop désireux qu'il était de laisser tout cela derrière lui. Les yeux rivés sur l'avenir et l'univers.

Mon voyage est sans but réel, songea-t-il lorsque enfin il fut libéré de l'atmosphère terrestre. Je suis heureux, pourtant. Si seulement je savais pourquoi... Peut-être le monde humain a-t-il fini par m'ennuyer, après tout ? Voilà que je parle déjà comme un extraterrestre ! Quand je pense aux autres, en bas, émerveillés à la simple idée qu'un homme puisse aller dans l'espace, et moi, indifférent face à ces soi-disant splendeurs, à la lune, à tout dans cette galaxie ! Je me demande si Gwendoline est triste, si elle pleure ? Et Ludovic, et Marc, et Luc, et John, et tous les autres qui ont toujours si bien su prendre soin de moi ? Mes amis ? Mathieu doit être affairé à l'écriture de son prochain roman de fantaisie, à l'heure qu'il est. Peut-être mon départ lui inspirera-t-il quelques bonnes pages ? C'est tout ce que je lui souhaite, en tout cas.

Traversant le système solaire, il se mit en devoir d'aller vérifier que tout dans la navette fonctionnait normalement. De temps à autre, il entendait ses ancêtres, comme il les appelait déjà, lui donner des informations quant à sa position, l'état général du vaisseau, lui rappeler de faire attention, de bien penser à ne pas négliger son potager, tout un tas de détails dont Michel se fichait déjà éperdument, tout occupé qu'il était à ses pensées d'ordre plus ou moins philosophique ou existentiel. La vérification prit de nombreuses heures, compte tenu de l'envergure du *Santa Maria*. Le temps pour lui de se mettre à parler tout seul à voix haute et de se faire la conversation, comme ç'avait été le cas sur Terre dans ses moments (souvent longs) de solitude. Avec lui-même pour seule compagnie, on pouvait dire que Michel ne risquait pas de s'ennuyer – et cette bibliothèque, au fond de la partie habitable (cinq kilomètres carrés, tout de même) ! Immense ! Des centaines de milliers d'ouvrages ! Et il avait l'éternité pour les lire !

Quel est le crétin qui a décrété que l'immortalité n'est pas souhaitable pour l'homme ? se dit-il en atteignant les confins de la Voie Lactée. Avoir l'éternité pour soi permet de ne pas avoir peur de

la mort, et libéré de cet effroi fondamental face à l'absurdité d'une existence trop courte, l'homme n'a plus cet atroce sentiment de regret vis-à-vis de certains éléments de son passé, quand il se dit que les choses auraient pu, auraient dû se passer autrement, ni cette angoisse indicible à l'idée de ce que lui réserve l'avenir, à l'idée qu'il faut à tout prix tout faire maintenant, après quoi il sera, justement, trop tard. Avec l'éternité, rien n'arrive ni trop tôt ni trop tard, et il ne peut par conséquent pas y avoir de frustration quant à l'inexorable passage du temps – ce dernier étant aboli.

And with strange aeons even death may die, avait écrit Lovecraft. Et il n'y avait rien de plus vrai. Et, oui, maintenant qu'il était dans la galaxie d'Andromède, M31, Michel savait lire et parler l'anglais. Cependant, il finit plus tard par interpréter quelque peu différemment la phrase de son auteur favori, dont la lecture aurait pu lui briser le moral à maintes reprises, dans sa situation, n'eût-il été l'être qu'il était. L'idée lui vint un jour qu'il réfléchissait au concept d'infinitude : cela supposait l'impossibilité logique d'un début, à plus forte raison celle d'une fin, et le corollaire de cet état de fait, c'était bien évidemment l'éternel retour du même, l'infini supposant qu'en son sein tout événement se répète, lui aussi, de façon semblable ou identique, à l'infini. Michel aimait aussi beaucoup Nietzsche, bien que la pensée du grand homme à la moustache légendaire lui apparût souvent comme étant des plus obscures. Après quelques années-lumières supplémentaires, il décida d'apprendre l'allemand.

Il apprit ainsi plus d'une centaine de langues, lut avidement l'ensemble des ouvrages de la bibliothèque et finit même par connaître sur le bout des doigts la base de données informatique mise à sa disposition par les concepteurs de la navette dans son intégralité, films compris. Deux siècles avaient passé depuis son départ. Et il commençait à s'ennuyer. Le jardinage, c'était seulement quelques heures dans la journée. Après, il fallait trouver à s'occuper. Au début, Michel entreprit de relire toute la bibliothèque une première fois, puis une deuxième, jusqu'à ce qu'enfin la moindre ligne se trouvât à tout jamais gravée dans son esprit – pour la première fois de sa longue existence, Michel alors fulmina rageusement contre cette maudite mémoire éidétique dont ses géniteurs l'avaient génétiquement doté. Pourquoi fallait-il qu'il se souvienne de tout avec autant de facilité ? La chose était insupportable ! Et comment diable y remédier ?

La solution vint pendant son sommeil. Le rêve ! C'était tellement évident ! Le renouveau perpétuel d'images éthérées, la stimulation constante de son intellect par un travail régulier de création onirique, la folie de l'infini, enfin, puisque jamais le processus créatif ne s'arrêterait tant qu'il serait en vie ; c'était là chose pour le moins réconfortante ! Un rêve éternel au sein d'une nuit sans fin. Une vie de rêve, en somme ! rit-il. Et dès lors il se mit à imaginer tout éveillé des mondes fantastiques, des personnages hauts en couleurs, des aventures comiques, épiques ou tragiques, à dérouler devant l'oeil de son esprit la magie de son univers intérieur, déclinant avec une inlassable ténacité les mêmes histoires dans mille et une versions différentes, explorant de la sorte le spectre

complet de ses émotions et de ses aspirations, avant que de s'endormir pour aller voyager à nouveau sur les eaux tumultueuses de son inconscient.

Dans l'espace, le jour et la nuit n'existaient pas. Fort heureusement, et ce afin de ne pas rompre l'horloge biologique de Michel, une horloge bien terrienne, il faut le dire, les concepteurs du *Santa Maria* avaient programmé l'éclairage en fonction du temps humain, les heures, les jours, les semaines, les mois et les années se succédant au rythme des quatre saisons terrestres, simulées non seulement par le truchement de raccourcissements ou de rallongements des journées, mais également par des variations sensibles de la température. Et Michel de s'occuper de son potager en fonction des conditions climatiques du vaisseau. Son végétarisme forcé ne lui pesait pas outre mesure sur l'estomac, et il se plaisait à dire qu'il n'y avait rien d'anormal à faire pousser des navets spéciaux dans une navette spatiale, lui-même végétant la plupart du temps ici ou là sur ses deux kilomètres carrés de terrain couverts d'arbres divers et de fleurs aux étranges colorations.

Cela faisait maintenant plusieurs milliers d'années que Michel errait dans l'espace intersidéral sans but réel. Désormais versé dans des domaines aussi variés que la physique, l'astrophysique, la chimie, la biologie, les mathématiques (avec une prédilection pour les nombres premiers, qu'il ne se lassait pas de débusquer au bord de l'indénombrable), l'histoire, la sociologie (il se demandait bien à quoi pourrait bien lui servir cette parcelle de savoir héritée de ses ancêtres !), la linguistique, et bien d'autres encore, Michel commençait à s'ennuyer de ses créations oniriques. Il se mit donc au dessin et à la peinture, mais après quelques centaines d'années passées à perfectionner sa technique, après avoir réalisé des milliers de productions picturales aussi diverses que variées, souvent inspirées par la vision d'objets stellaires, de nébuleuses, de nuages de météorites, d'étoiles mourantes, après avoir élaboré des architectures inconcevables dont Piranèse lui-même n'aurait pas osé rêver, notre immortel, las, cessa toute activité graphique.

Pour se mettre à la musique ! Puis au cinéma ! Puis à la programmation de jeux vidéo ! Et lorsque enfin tous les arts furent pour lui dépourvus d'attrait, il entreprit d'écrire l'histoire de sa longue vie sous forme de récit philosophique et historique, ne se privant pas d'introduire çà et là des morceaux de fiction d'inspirations diverses. Cette activité devait le tenir en haleine pendant plusieurs dizaines d'années, et bientôt son récit finit par devenir celui d'une humanité sur le point de muter, celle-là même qui lui avait donné naissance bien des millénaires plus tôt, après moult révolutions techniques, de l'invention de la roue par les Sumériens aux biotechnologies du vingt-et-unième siècle. Mais un jour sa plume rejoignit fatalement le moment présent, et Michel ne put se résoudre à s'inventer un avenir, ou même à tenter d'imaginer quel avait pu être, pendant son voyage, le destin de ses ancêtres. Pour ce qu'il en savait, ils auraient pu tout aussi bien avoir disparu de la surface de la Terre. De toute façon, maintenant, il s'ennuyait.

Au cours des millénaires qui suivirent, Michel se laissa vivre, errant dans son jardin parmi

ses sculptures d'autrefois, contemplant ses peintures comme il l'aurait fait dans un musée, se remémorant difficilement sa vie sur sa planète d'origine, entretenant jour après jour son corps et ses muscles, cultivant fruits et légumes au rythme régulier des saisons et, surtout, sentant grandir en lui le sentiment indicible du néant. Le vide l'emplissait. Suis-je désespéré ? se demanda-t-il un matin qu'il se réveillait d'une nuit de cauchemars. Je me sens de plus en plus mal, et toute ma philosophie n'y peut rien. J'ai peut-être trop vécu ? L'homme n'était pas fait pour vivre aussi longtemps, et je suis certainement la preuve vivante que son cerveau lui-même était configuré pour une longévité restreinte. Et pourtant j'ai traversé les siècles et les millénaires sans jamais rien ressentir de tel, emmagasinant des quantités astronomiques d'informations ! Et voilà que je me mets à... à penser au passé ! À regretter mes amis, ma famille... tous bien évidemment morts depuis des lustres ! Gwendoline... C'est à ce moment précis que Michel le vit sur son plan de navigation tridimensionnel.

Le trou noir.

Sa vue soudain se troubla. Il crut devenir aveugle. Son cœur se mit à battre la chamade. Le sang lui afflua aux tempes. Il lui suffirait de mettre le cap dans la bonne direction, de faire fonctionner les réacteurs quelques instants pour changer légèrement de trajectoire, et quelques années plus tard, il y serait, happé dans l'obscurité telle une phalène dans la lumière, là où temps et espace se rejoignaient comme deux amants enfin réunis. Avant son départ de la Terre, il avait été depuis longtemps déjà prouvé qu'au sein des trous noirs les informations ne disparaissaient pas, contrairement à ce qu'avait pu penser Stephen Hawking. L'histoire avait donné raison à Leonard Susskind sur la question. En théorie. Oui, en théorie, s'enfoncer dans une singularité de type trou noir reviendrait à changer tout simplement d'état ! Car, c'est bien connu, dans l'univers, rien ne se crée, rien ne se perd, tout se... transforme ! Le dernier stade de l'évolution ! Mais oui ! Michel bondissait de joie, les larmes aux yeux ! Un observateur extérieur aurait très certainement pensé notre ami fou. Mais il était seul, alors folie ou non, cela n'avait aucune importance. Il effectua sans plus attendre la manœuvre. Il lui semblait que son interminable existence n'avait de sens qu'en tant qu'elle avait toujours gravité sans le savoir autour de cette entité sans fin et sans fond qu'était le trou noir.

Et quelques années plus tard, notre immortel se vit comme aspiré par le gouffre béant. En une fraction de seconde, le *Santa Maria*, d'ovoïde, devint plat comme une crêpe et fin comme un cheveu, puis sombra dans le noir le plus absolu pour n'en plus jamais sortir. Engloutis, le vaisseau et son capitaine dément ! Mais Michel n'avait pas souffert. Un changement d'état, rien de plus. Sa mort physique l'avait libéré de ses sens, il n'était plus limité ni par l'ouïe, ni par la vue, le toucher, l'odorat ou le goût, ni même par le temps et l'espace. Il était partout et tout le temps : il sentait en lui couler l'histoire de cet univers sans début ni fin aux sens humains des termes, la vie protéiforme proliférant

sur diverses planètes en de nombreux points du cosmos, la pollinisation des planètes-fleurs par les astéroïdes au fil des millénaires, la mort et la naissance des astres et des bêtes. Ubiquité et omnichronie. Michel était devenu dieu. C'était cela, finalement, le dernier stade de l'évolution humaine. L'être-dieu. Son bonheur était à sa mesure : infini.

Mais une question demeurait qui le taraudait dans ses moments de réflexion, une question qui devait pour l'éternité rester sans réponse : y avait-il jamais eu un autre dieu, avant lui ?

1er mars 2009. Erwan Bracchi.